



l'ébranlement anthropologique déclenché par le néolibéralisme. Ne nous y trompons pas : de la même façon que la crise de 1929 a provoqué en réaction le stalinisme et le fascisme, les injustices actuelles suscitent, dans l'ensemble du monde, une série de chocs en retour.

B.-H.L. : Que le règne de l'argent fou produise, comme dans les années 30, des « reterritorialisations », je vous l'accorde ! Que l'anomie du marché mondial relance par contraste le cours des valeurs refuges du sol, de la terre et de la race, c'est indéniable. Que les néopopulismes, néochauvinismes, nationaux-communismes et islamismes révolutionnaires ne soient pas sans lien avec l'emballement de la machine financière, c'est sans doute exact. On aurait tort pourtant d'expliquer ces réactions moléculaires par la seule causalité économique ! Elles charrient une irrationalité propre, elles possèdent une grammaire conceptuelle irréductible qu'elles partagent avec le nazisme et que les progressistes, aujourd'hui comme hier, peinent à identifier. Ben Laden n'est pas un effet de l'arrogance de Wall Street ; l'assassinat de Daniel Pearl n'est pas dû davantage aux excès du système financier ; et la répression ultraviolente de ces dernières semaines à l'encontre des bonzes birmans n'a rien d'une riposte à l'inique division internationale du travail !

Ce Grand cadavre à la renverse n'est pas seulement l'occasion pour son auteur de pointer les dérives de la gauche. C'est aussi le livre d'un philosophe qui analyse la crise de l'universalisme occidental. Bernard-Henri Lévy vous a-t-il convaincu ?

J.-F.K. : Dans la dernière partie de son livre, Bernard-Henri Lévy aborde en effet la question de l'universel. Avec la Birmanie comme avec le Darfour, l'actualité est dominée par la querelle des universaux. Pour nombre d'intellectuels, il y aurait des peuples intrinsèquement portés vers la démocratie, et d'autres qu'une fatalité historique ou civilisationnelle rendrait inaptes aux régimes libéraux. Bernard-Henri Lévy réfute avec force le racisme latent d'un tel présupposé. Il a raison de le faire, mais ce n'est pas suffisant. Car, hélas, sur cette base, il articule des énoncés marqués, là encore, par un sidérant manichéisme. Il aurait dû prêter plus d'attention à ce philosophe des Lumières, Montesquieu, qui, dans *l'Esprit des lois*, développe une « théorie des climats » où il énonce le caractère relatif et contingent des lois. La défense de l'universalité ne doit pas conduire à exclure la complexité de notre champ de vision. Sinon, l'universalisme se retourne en impérialisme néojacobin, dans le style Kouchner, avec les ravages que l'on connaît. Quand Bernard-Henri

Lévy cite comme emblèmes de l'« axe du mal » le Vénézuélien Hugo Chavez et l'Iranien Mahmoud Ahmadinejad, il cède à l'esprit de simplification. L'un comme l'autre, que je sache, ont été élus, contrairement à Moubarak en Egypte et à Ben Ali en Tunisie...

B.-H.L. : Croire à l'universel, cela ne veut pas dire répandre les droits de l'homme sur un tapis de bombes. Un universaliste conséquent, ce n'est pas quelqu'un qui prône l'exportation de la démocratie par la canonnière, c'est quelqu'un qui pense qu'une idée n'est pas prisonnière de son lieu d'origine. Si j'ai souligné la dangerosité d'Ahmadinejad, ce n'est pas pour construire, face à lui, le rempart d'un universalisme abstrait, que vous qualifierez aussitôt d'impérialiste. C'est parce que le président iranien ne relève pas des catégories de l'entendement politique traditionnel. Plus proche d'un apôtre du « *viva la muerte* » que d'un dictateur classique, ce président illuminé qui a fait construire un abri antiatomique pour le Messie est enfiévré par le millénarisme. Le délire apocalyptique qu'il a installé au poste de commandement exige autre chose de nous que la dénonciation routinisée des va-t-en-guerre et des bellicistes de Washington •

Propos recueillis par A.L.

* Jean-Paul Sartre, préface à *Aden Arabie*, de Paul Nizan.